



GOUZEL IAKHINA

ZOULEIKHA
OUVRE
LES YEUX

Traduit du russe
par MAUD MABILLARD

Préface de
LUDMILA OULITSKAÏA

 LIBRETTO

Publié avec le concours de l'Institut de la Traduction (Russie)



AD VERBUM

Titre original: *Zouleikha otkryvaet glaza*

© 2015 by Guzel Yakhina

Published by arrangement with ELKOST Intl. Literary Agency

© 2017, Les Éditions Noir sur Blanc
CH-1003 Lausanne pour la traduction française

© Éditions Libretto/Libella, Paris, 2021.

I.S.B.N. : 978-2-36914-595-0

PRÉFACE

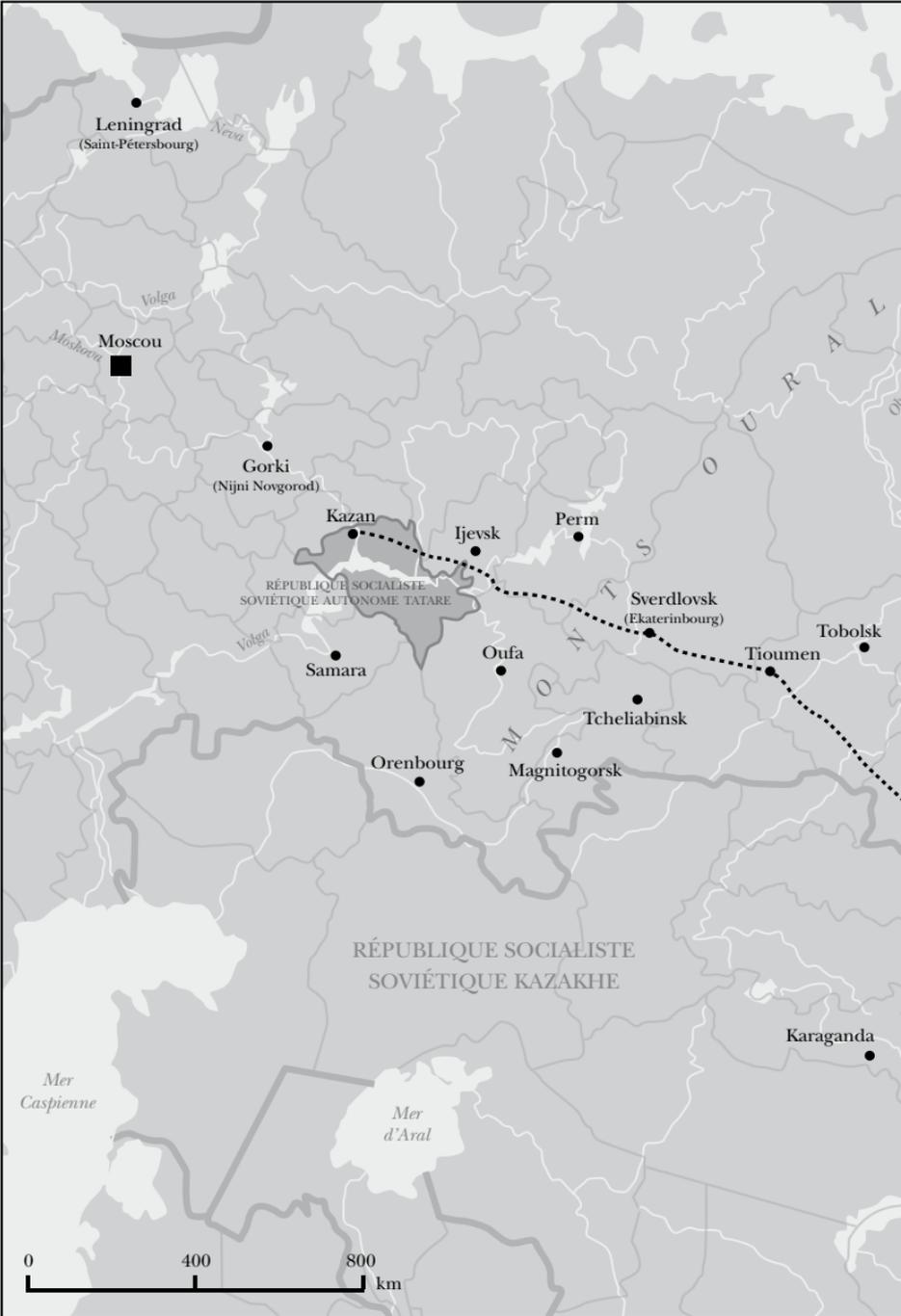
Ce roman appartient à une littérature que l'on croyait définitivement perdue depuis l'effondrement de l'URSS. Nous avons une merveilleuse pléiade d'écrivains biculturels, qui appartenaient à l'une des ethnies habitant le grand empire, mais écrivaient en russe. Fazil Iskander, Youri Rytkhèou, Anatoli Kim, Oljas Souleïmenov, Tchinguiz Aïtmatov... Cette école avait pour tradition une connaissance profonde de son propre peuple, décrit avec amour, un rapport digne et respectueux aux personnes appartenant aux autres ethnies, une façon délicate d'aborder le folklore. On avait l'impression que tout cela n'existerait plus, que c'était un continent disparu. Mais un événement rare et heureux s'est produit : un nouvel écrivain est apparu, la jeune Tatare Gouzel Iakhina, qui a pris sa place de plein droit au rang de ces maîtres.

Le roman *Zouleikha ouvre les yeux* est un magnifique début. Il a une qualité essentielle à la vraie littérature : il nous va droit au cœur. Le récit du destin de l'héroïne principale, une paysanne tatare à l'époque de la dékoulakisation, est empreint d'une authenticité, d'une véracité et d'un charme tels qu'on en rencontre rarement dans le flux considérable de la prose contemporaine de ces dernières décennies.

Le style quelque peu cinématographique du récit renforce le dramatisme de l'action et la vivacité des images ; quant aux

aspects historiques et sociaux, non seulement ils ne nuisent pas au récit, mais ils constituent au contraire l'une des qualités du roman. L'auteur renoue avec l'art de l'observation exacte, de la psychologie la plus fine et surtout, c'est là le plus important, avec cet amour sans lequel même les plus talentueux des écrivains se transforment en rapporteurs glacés des maux d'une époque. L'expression « littérature féminine » est généralement teintée d'un certain dédain, qu'on doit en grande partie aux bons offices de la critique masculine. Et pourtant, ce n'est qu'au vingtième siècle que les femmes ont commencé à exercer des professions autrefois considérées comme masculines : médecin, instituteur, savant, écrivain. Depuis que le roman existe, les hommes ont écrit cent fois plus de mauvais romans que les femmes, c'est un fait difficile à contester. Le livre de Gouzel Iakhina est sans le moindre doute un roman féminin. Il parle de la force et de la faiblesse des femmes, célèbre la maternité, non sur fond de *nursery* anglaise, mais dans un camp de travail, une réserve infernale, inventée par l'un des plus grands scélérats de l'humanité. Et je continue de me demander comment un jeune auteur a pu créer une œuvre aussi puissante, qui chante l'amour et la tendresse en plein enfer... De tout mon cœur, je félicite l'auteur pour son magnifique premier livre, et les lecteurs, pour la découverte d'une prose admirable. C'est un brillant début.

LUDMILA OULITSKAÏA



Leningrad
(Saint-Petersbourg)

Moscou

Gorki
(Nijni Novgorod)

Kazan

RÉPUBLIQUE SOCIALISTE
SOVIÉTIQUE AUTONOME TATAR

Samara

Oufa

Orenbourg

Magnitogorsk

Ijevsk

Perm

Sverdlovsk
(Ekaterinbourg)

Tchioumen

Tobolsk

Tcheliabinsk

RÉPUBLIQUE SOCIALISTE
SOVIÉTIQUE KAZAKHE

Karaganda

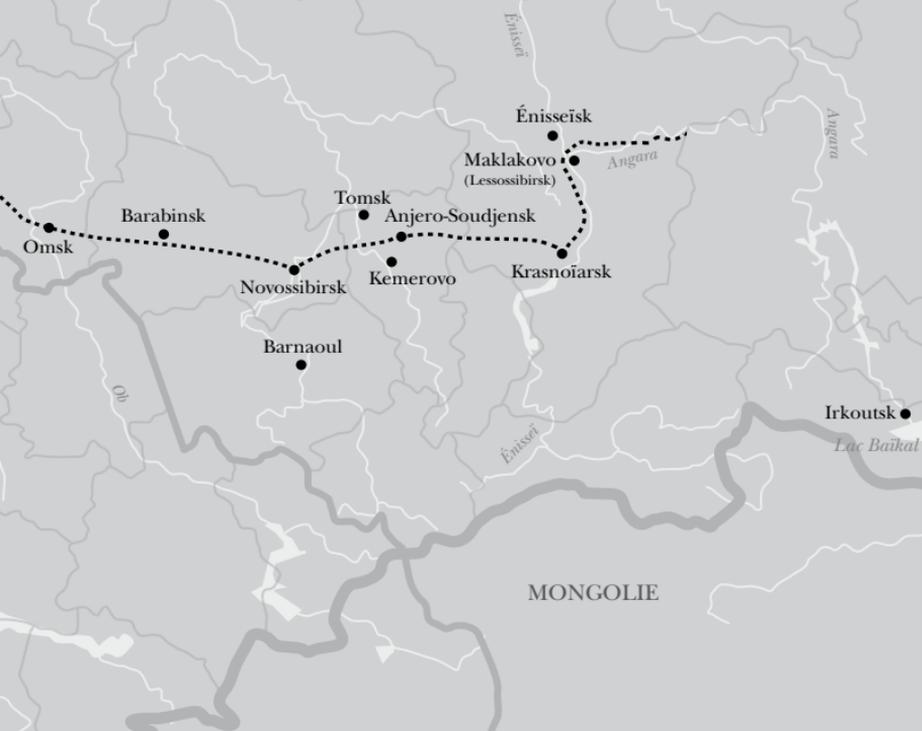
Mer
Caspienne

Mer
d'Aral



LE TRAJET DE ZOULEIKHA À TRAVERS LA RUSSIE

RÉPUBLIQUE SOCIALISTE FÉDÉRATIVE
SOVIÉTIQUE DE RUSSIE



PREMIÈRE PARTIE
POULE MOUILLÉE

UNE JOURNÉE

Zouleikha ouvre les yeux. Il fait noir comme au fond de la cave à provisions. Derrière le rideau fin, les oies soupirent dans leur sommeil. Le poulain d'un mois clappe des lèvres, cherchant la mamelle de sa mère. De l'autre côté de la petite fenêtre près de la tête du lit, une tempête de neige mugit sourdement. Mais l'air glacé de janvier n'entre pas dans l'isba : Merci, Mourtaza, d'avoir calfeutré les fenêtres avant les grands froids. Mourtaza est un bon maître de maison. Et un bon mari. Il ronfle dans la partie des hommes, d'un ronflement ample et satisfait. Dors, dors – c'est le sommeil le plus profond, juste avant le lever du soleil.

Le moment est venu. Allah tout-puissant, aide-moi à réaliser mon idée, fais que personne ne se réveille.

Zouleikha pose silencieusement un pied nu, puis l'autre, sur le sol, elle s'arc-boute contre le poêle et se met debout. Le poêle a refroidi pendant la nuit, la chaleur est partie, le sol glacé lui brûle les pieds. Elle n'ose pas mettre de chaussures : elle ne pourrait pas passer silencieusement dans ses kota¹ de feutre, qui feraient forcément grincer l'une ou l'autre latte du plancher. Ce n'est pas grave, Zouleikha saura endure. Se

1. Le lecteur trouvera dans le lexique à la page 547 les définitions des mots et des expressions tatars. (*Note de l'éditeur.*)

guidant d'une main au flanc rêche du poêle, elle se faufile vers la sortie par le côté des femmes. Le chemin est étroit, serré, mais elle en connaît chaque angle, chaque creux – elle a passé la moitié de sa vie à se glisser d'une partie à l'autre, comme un balancier, des journées entières : allant du fourneau à la partie des hommes avec des bols pleins et chauds, revenant en sens inverse, les bols vides et froids.

Depuis combien d'années est-elle mariée ? Quinze de ses trente ans ? C'est même plus que la moitié de sa vie, sans doute. Il faudra demander à Mourtaza, quand il sera bien disposé, il pourra compter.

Ne pas trébucher sur le tapis étroit. Ne pas heurter du pied nu le coffre en fer forgé à droite, contre le mur. Enjamber la latte qui grince à la courbure du poêle. Se faufler sans bruit de l'autre côté du tcharchau en calicot qui sépare, dans l'isba, la partie des femmes de celle des hommes... La porte n'est plus très loin.

Les ronflements de Mourtaza se font plus proches. Dors, dors, par la grâce d'Allah. Une femme ne doit rien cacher à son mari, mais que faire, parfois elle n'a pas le choix.

Maintenant, l'essentiel est de ne pas réveiller les bêtes. En principe, elles dorment dans l'étable d'hiver, mais lors des grands froids Mourtaza ordonne de prendre les plus jeunes et la volaille à la maison. Les oies ne bougent pas, mais le poulain a tapé des sabots, secoué la tête – il s'est réveillé, le petit brigand. Ce sera un bon cheval, sensible. Elle tend la main à travers le rideau, touche le museau velouté : Calme-toi, ce n'est que moi. Le poulain enfouit ses narines dans sa paume avec gratitude – il l'a reconnue. Zouleikha essuie ses doigts mouillés sur sa chemise de corps, et pousse doucement la porte avec son épaule. La porte est lourde, doublée de feutre pour l'hiver, elle bouge lentement, un nuage glacé et mordant jaillit dans l'ouverture. Zouleikha fait un pas,

franchit le seuil élevé – il ne manquerait plus qu'elle trébuche dessus justement maintenant, dérangeant les mauvais esprits! – et se retrouve dans l'entrée. Elle referme la porte, appuie son dos contre elle.

Allah soit loué, cette partie du chemin est faite.

Dans l'entrée, il fait froid comme dans la cour. La peau lui pique, sa chemise ne la réchauffe pas. Des courants d'air glacé jaillissent des fentes du sol, viennent heurter ses pieds. Mais ce n'est pas si effrayant.

Le plus terrible est derrière la porte en face.

Oubyrlly kartchyk – la Goule. C'est ainsi que Zouleikha l'appelle tout bas. Gloire au Très-Haut, sa belle-mère ne vit pas dans la même isba qu'eux. La maison de Mourtaza est spacieuse, faite de deux isbas reliées par une entrée commune. Le jour où Mourtaza, âgé de quarante-cinq ans, a ramené dans leur maison Zouleikha et ses quinze ans, la Goule, une expression de douleur martyre sur son visage, a porté elle-même ses innombrables coffres, ses ballots et sa vaisselle dans l'isba des invités, l'occupant entièrement. « N'y touche pas! » cria-t-elle d'un air menaçant à son fils quand il essaya de l'aider à déménager. Elle ne lui parla pas pendant deux mois. La même année, elle se mit à perdre la vue, rapidement et inexorablement, puis à entendre mal. Quelques années plus tard, elle était aveugle et sourde comme une pioche. Par contre, elle s'était remise à parler, on ne pouvait plus l'arrêter.

Personne ne savait quel âge elle avait vraiment. Elle disait qu'elle avait cent ans. Récemment, Mourtaza s'était mis à compter, il avait compté longtemps – et avait fini par dire : « Ma mère a raison, elle a près de cent ans. » Elle l'avait eu sur le tard, et il était lui-même déjà presque un vieil homme.

La Goule se lève généralement avant tout le monde et porte dans l'entrée son trésor jalousement conservé – un délicat pot de chambre en porcelaine d'un blanc laiteux,

avec des myosotis bleu tendre sur les côtés, et un drôle de couvercle (Mourtaza avait rapporté ce cadeau de Kazan). Zouleikha doit accourir à l'appel de sa belle-mère, vider et laver consciencieusement le précieux récipient – avant toute chose, avant même d'allumer le poêle, préparer la pâte ou mener la vache au troupeau. Malheur à elle si elle n'est pas debout à temps. En quinze ans, Zouleikha a manqué deux fois à l'appel, et elle s'est interdit de se rappeler ce qui a suivi.

Pour le moment, tout est calme derrière la porte. Allez, Zouleikha, poule mouillée, dépêche-toi. C'est la Goule qui la traite de poule mouillée – jebeguian tavyk. Imperceptiblement, Zouleikha s'est mise elle-même à s'appeler ainsi.

Elle se glisse furtivement au fond de l'entrée, en direction de l'escalier qui mène au grenier. Elle trouve à tâtons la rampe équarrie, lisse. Les marches sont hautes, les planches gelées gémissent doucement. D'en haut lui parvient une odeur de bois refroidi, de poussière gelée, d'herbes sèches, et l'arôme presque imperceptible d'oies salées. Zouleikha monte ; le bruit de la tempête de neige se rapproche, le vent tape contre le toit et hurle dans les coins.

Elle décide de traverser le grenier à quatre pattes. Si elle marchait, les lattes risqueraient de grincer juste au-dessus de Mourtaza en train de dormir. À quatre pattes, elle ne fera aucun bruit – elle ne pèse rien, Mourtaza la soulève d'une main, comme un mouton. Elle remonte sa chemise de nuit sur sa poitrine, pour ne pas se tacher dans la poussière, l'enroule, en tient l'extrémité entre ses dents, et avance à tâtons entre les caisses, les boîtes, les outils en bois, passe doucement par-dessus les poutres traversantes. Son front rencontre le mur. Enfin.

Elle se relève, regarde par la petite fenêtre du grenier. Dans l'obscurité gris sombre qui précède l'aube, on distingue à peine les maisons couvertes de neige de son village, Ioulbach.

Une fois, Mourtaza avait fait le calcul – il avait compté plus de cent maisons. Un grand village, assurément. La route du village, pareille à une rivière, s'incurve doucement et disparaît à l'horizon. On voit déjà de la lumière dans plusieurs maisons. Vite, Zouleikha.

Elle se met debout, tend le bras vers le haut. Sa paume trouve une masse lourde, lisse, granuleuse. Une oie salée. Son estomac tressaille immédiatement, gronde, exige. Non, il ne faut pas prendre l'oie. Elle lâche la carcasse, cherche encore. Ça y est ! De grandes et lourdes bandes durcies par le froid, qui exhalent un très léger parfum de fruit, sont suspendues à gauche de la fenêtre du grenier. De la pâte de pommes. Après une cuisson minutieuse dans le poêle, elle a été étendue avec soin sur de larges planches, mise à sécher sur le toit, où elle s'est imprégnée de la chaleur du soleil d'août et de la fraîcheur des vents de septembre. On peut mordre dedans, détacher un petit morceau rêche et aigre qu'on sucera longtemps, en le promenant sur son palais, ou encore remplir sa bouche et mâcher, mâcher la masse élastique, en crachant dans son poing les rares pépins... Zouleikha commence à saliver.

Elle enlève quelques feuilles de la corde, les enroule les unes sur les autres et les cache sous son aisselle. Elle effleure de la main le reste de la pâte – il en reste encore beaucoup, beaucoup. Mourtaza ne devrait se douter de rien.

Maintenant, il faut rentrer.

Elle se met à genoux et repart vers l'escalier. Le rouleau de pâte de pommes l'empêche d'aller vite. Poule mouillée qu'elle est, elle n'a même pas pensé à prendre une besace. Elle descend lentement l'escalier : elle ne sent plus ses jambes transies, elle appuie le bord de ses pieds engourdis sur l'arête des marches. Quand elle arrive à la dernière marche, la porte de la Goule s'ouvre avec fracas, et sa silhouette pâle, indistincte,

apparaît dans l'encadrement sombre. Elle frappe le sol de sa lourde canne.

– Il y a quelqu'un? demande la Goule, s'adressant à la pénombre d'une voix basse, masculine.

Zouleikha se fige. Son cœur gémit, son estomac se serre en une boule glacée. Trop tard... La pâte de pommes, sous son aisselle, dégèle, fond.

La Goule fait un pas en avant. Après quinze ans de vie aveugle, elle connaît la maison par cœur: elle se déplace librement, avec assurance.

Vite, Zouleikha remonte de quelques marches, serrant plus fort son coude contre son flanc, pour mieux tenir la pâte amollie.

La vieille tourne son menton d'un côté, de l'autre. Elle n'entend rien, ne voit rien, mais elle sent bien sa présence, la vieille sorcière. Une vraie goule. Elle s'approche, s'approche encore en tapant toujours plus fort de sa canne. Ah, elle va finir par réveiller Mourtaza...

Zouleikha remonte encore quelques marches, elle se serre contre la rampe, passe sa langue sur ses lèvres sèches.

La silhouette blanche s'arrête en bas de l'escalier. On entend distinctement la vieille renifler, aspirant bruyamment l'air de ses narines. Zouleikha met ses paumes sur son visage – c'est bien ça, elles sentent l'oie et la pomme. Soudain, la Goule fait un mouvement habile vers l'avant et, de toutes ses forces, abat sa canne sur l'escalier, comme si elle le coupait en deux d'un coup d'épée. Le bout de la canne siffle tout près de Zouleikha, et s'enfonce dans la marche à un demi-doigt de son pied nu. Elle sent son corps mollir, s'étaler sur les marches comme de la pâte à crêpes. Si la vieille sorcière donne encore un coup... La Goule grommelle des paroles incompréhensibles, ramène la canne à elle. Le pot de chambre tinte sourdement dans l'obscurité.

– Zouleikha ! crie la Goule d'une voix de stentor en direction de l'isba de son fils.

C'est ainsi que commence généralement la journée dans leur maison.

Zouleikha avale avec peine la salive épaisse qui avait séché dans sa gorge. Se pourrait-il qu'elle soit tirée d'affaire ? Elle descend les escaliers en posant les pieds avec précaution. Elle attend quelques secondes.

– Zouleikha-a-a !

Maintenant, elle doit se dépêcher. Sa belle-mère n'aime pas crier une troisième fois. Zouleikha court vers la Goule : « J'arrive, j'arrive, maman ! », et prend dans ses mains le pot lourd, couvert d'une buée chaude et visqueuse, comme elle le fait chaque jour.

– Te voilà, poule mouillée, grommelle la vieille. Tu ne penses qu'à dormir, paresseuse...

Mourtaza a dû se réveiller, avec tout ce bruit ; il risque de sortir dans l'entrée. Zouleikha presse la pâte de pommes sous son aisselle (surtout, qu'elle ne la perde pas dehors !), trouve avec ses pieds des bottes de feutre sur le sol, et se dépêche de sortir. La tempête de neige la heurte à la poitrine, la prend en étau, tentant de la faire tomber. Sa chemise se soulève comme une cloche. En une nuit, le porche s'est transformé en congère. Zouleikha descend, devinant à peine les marches. S'enfonçant dans la neige presque jusqu'aux genoux, elle se fraie un chemin jusqu'aux latrines. Elle se bat avec la porte qu'elle doit ouvrir contre le vent. Vide le contenu du pot dans le trou gelé. Quand elle arrive à la maison, la Goule a disparu : elle est rentrée chez elle.

Sur le seuil, elle rencontre Mourtaza, encore tout endormi, une lampe à pétrole à la main. Ses sourcils en broussaille se rejoignent à la racine du nez, les rides sur ses joues

chiffonnées par le sommeil sont profondes, comme taillées au couteau.

– Tu es devenue folle, femme? Tu sors dans la tempête de neige sans t'être habillée?

– Je suis juste allée vider le pot de maman...

– Tu veux de nouveau passer la moitié de l'hiver au lit, malade? Pour me laisser tous les travaux de la maison?

– Mais non, Mourtaza! Je n'ai même pas froid. Regarde! Zouleikha tend vers lui ses paumes rouge vif, serrant fort ses coudes contre sa taille, la pâte de pommes bouffant sous son aisselle. Est-ce qu'on ne la voit pas sous sa chemise? Le tissu s'est mouillé sous la neige, lui colle au corps.

Mais Mourtaza est en colère, et ne la regarde même pas. Il crache sur le côté, frotte son crâne rasé, lisse sa barbe en bataille avec ses doigts écartés.

– Donne-moi à manger. Et quand tu auras nettoyé la cour, prépare-toi. On va aller chercher du bois.

Zouleikha acquiesce en baissant bas la tête, et disparaît derrière le tcharchau. Elle a réussi! Elle a réussi! Bravo, Zouleikha, bravo, poule mouillée! Voilà son butin: deux chiffons enroulés, froissés, de la plus délicieuse pâte de fruits. Pourrait-elle les porter aujourd'hui? Et où cacher cette richesse? Elle ne peut pas la laisser à la maison: dès qu'ils s'éloignent, la Goule fouille dans leurs affaires. Il faudra les prendre avec elle. C'est risqué, bien sûr. Mais aujourd'hui, Allah est, semble-t-il, de son côté – elle devrait continuer à avoir de la chance.

Zouleikha serre fort la pâte de fruits dans un long chiffon, qu'elle noue autour de sa taille. Par-dessus, elle enfle sa chemise de corps, puis un koulmek, des chalvar. Elle tresse ses cheveux, les cache sous un foulard.

Les épaisses ténèbres, de l'autre côté de la fenêtre, à la tête de son lit, se font plus fluides, se dissolvent peu à peu

dans la lueur grêle d'un matin gris d'hiver. Zouleikha rabat les rideaux : tout est mieux que de travailler dans le noir. La lampe à pétrole à l'angle du poêle jette une faible lueur oblique vers le côté des femmes, mais Mourtaza, économe, a mis la mèche si bas que la flamme est presque invisible. Ce n'est pas grave, elle pourrait tout faire les yeux bandés.

Un nouveau jour commence.

Avant midi déjà, la tempête du matin s'est calmée, et le soleil est apparu dans le ciel soudain d'un bleu intense. Ils sont partis chercher du bois.

Zouleikha est assise à l'arrière du traîneau, dos à Mourtaza ; elle regarde s'éloigner les maisons de Ioulbach. Vertes, jaunes, bleu clair, elles dépassent des congères, ressemblant à des champignons de couleur vive. Les chandelles hautes et blanches des fumées se fondent dans le bleu du ciel. La neige crisse sous les patins du traîneau, d'un crissement sonore et savoureux. De temps en temps, Sandougatch, stimulée par le froid, s'ébroue et secoue sa crinière. La vieille peau de mouton posée sous Zouleikha la réchauffe. Sur son ventre, le chiffon et son cher contenu sont tièdes – ils lui tiennent aussi chaud. Aujourd'hui, pourvu qu'elle puisse les apporter aujourd'hui...

Elle a mal aux bras et au dos. Il est tombé beaucoup de neige pendant la nuit, et elle a passé un long moment à enfoncer sa pelle dans les congères, perçant de larges passages à travers la cour : du perron à la grande et à la petite grange, aux lieux d'aisances, à l'étable d'hiver, à l'arrière-cour. Après le travail, il est si bon de ne rien faire, assise sur le traîneau qui dodeline régulièrement ; s'asseoir confortablement, s'emmitoufler plus profondément dans la pelisse de mouton odorante, rentrer ses paumes engourdis par le froid dans ses manches, poser son menton sur sa poitrine et fermer les yeux...

– Réveille-toi, femme, nous sommes arrivés.

Autour du traîneau, il y a l’immensité des arbres. La blancheur de la neige sur les branches des sapins et les cimes des pins. Les branches des bouleaux prises dans le givre, longues et fines comme des cheveux de femme. Les talus imposants des congères. Le silence – qui s’étend sur des verstes et des verstes.

Mourtaza attache des raquettes à neige tressées sur ses bottes de feutre. Il saute du traîneau, met son fusil en bandoulière, sa grande hache à la ceinture. Il prend ses bâtons et, sans se retourner, marche avec assurance sur un sentier qui s’enfonce dans les bois. Zouleikha le suit.

La forêt près de Ioulbach est belle, généreuse. En été, elle nourrit les paysans de grosses fraises des bois et de framboises sucrées, aux grains charnus, et, à l’automne, de champignons odorants. Le gibier abonde. Du fin fond de la forêt coule la Tchichmé – d’ordinaire caressante, basse, riche en poissons rapides et en écrevisses pataudes, mais se transformant, au printemps, en rivière impétueuse, grondante, gonflée de neige fondue et de boue. Pendant la grande famine, leur seul salut était la forêt et la rivière. Sans compter, bien sûr, la miséricorde d’Allah.

Aujourd’hui, Mourtaza s’est engagé loin dans la forêt, presque au bout du chemin forestier. Le chemin existe depuis les temps anciens, il mène à la frontière de la partie claire de la forêt. Il se poursuit encore jusqu’à l’Ultime Clairière, entourée de neuf pins tordus, puis s’interrompt brusquement. Après, il n’y a plus de chemin. La forêt claire se termine, faisant place à l’ourmane, la forêt épaisse, hérissée de broussaille et de bois mort, le repaire des animaux sauvages, des esprits des bois et de toutes sortes d’êtres malfaisants. Les pins centenaires, noirs, dont les cimes ressemblent à des pointes de lances, poussent de façon si

rapprochée dans l'ourmane qu'un cheval ne pourrait pas y passer. On n'y voit pas un seul arbre clair, pin roux, bouleau grivelé, chêne gris.

On dit qu'en traversant l'ourmane, on arrive à la terre des Maris – il faut marcher plusieurs jours, dos au soleil. Mais quel homme sain d'esprit se déciderait à une chose pareille?! Même à l'époque de la grande famine, les villageois n'avaient pas osé dépasser l'Ultime Clairière : ils avaient mangé l'écorce des arbres, écrasé les glands des chênes, creusé les terriers des souris pour y trouver des graines, mais ils n'étaient pas allés dans l'ourmane. Car on ne revoyait jamais ceux qui y pénétraient.

Zouleikha s'arrête un instant, pose son grand panier à bois sur la neige. Elle regarde autour d'elle avec inquiétude : Mourtaza a eu tort de s'aventurer aussi loin.

– C'est encore loin, Mourtaza ? Je ne vois déjà plus Sandougatch à travers les arbres.

Son mari ne répond pas. Il avance, enfoncé dans la neige jusqu'à la taille, appuyant ses longs bâtons dans les congères et faisant crisser la neige friable sous ses grosses raquettes. Seul un nuage de vapeur s'élève de temps en temps au-dessus de sa tête. Enfin, il s'arrête devant un bouleau haut et régulier, avec l'excroissance opulente d'un chaga¹, et tapote sur le tronc d'un air d'approbation : celui-ci.

Ils commencent par fouler la neige autour de l'arbre. Puis Mourtaza enlève sa pelisse de mouton, saisit fermement sa grosse hache incurvée, indique de la hache une percée entre les arbres : On le fera tomber ici, et se met au travail. La lame étincelle au soleil et entre dans le flanc du bouleau avec un petit « tchac ! » sourd. « Ah ! Ah ! » répond l'écho. La

1. Champignon parasite du bouleau, qui forme une excroissance dure sur son écorce. (*Sauf indication contraire, toutes les notes sont de la traductrice.*)

hache enlève l'écorce épaisse, parcourue de renflures noires aux dessins fantasques, puis s'enfonce dans la chair rose du tronc. Les copeaux jaillissent comme des larmes. L'écho des coups se répand dans la forêt.

« On l'entendra depuis l'ourmane », se dit Zouleikha avec inquiétude. Elle est un peu à l'écart, enfoncée dans la neige jusqu'à la taille, tenant son panier à bras-le-corps – et regarde Mourtaza abattre sa hache. D'un geste ample du bras, fléchissant la taille avec souplesse, il envoie la lame exactement dans la fente blanche, couverte de copeaux, sur le flanc de l'arbre. C'est un homme grand, fort. Et habile. Elle ne peut pas se plaindre, Mourtaza est un bon mari. Elle, toute petite, lui arrive à peine à l'épaule.

Bientôt, le bouleau commence à trembler plus fort, à gémir douloureusement. La blessure faite avec la hache ressemble à une bouche ouverte dans un cri muet. Mourtaza jette sa hache, secoue les brindilles et les branches de ses épaules, dit du menton à Zouleikha : Viens m'aider. Ensemble, ils enfoncent leurs épaules contre le tronc rêche et le poussent – fort, plus fort. Un craquement chuintant, et le bouleau, dans une grande plainte d'adieu, tombe à terre en lançant vers le ciel des nuages de poussière neigeuse.

L'homme, enfourchant l'arbre vaincu, scie les branches les plus épaisses. La femme enlève les plus fines, et les met dans le panier avec le petit bois. Ils travaillent longtemps, en silence. Zouleikha a mal aux reins, ses épaules s'alourdissent de fatigue. Ses mains, même dans leurs mouffles fourrées, sont gelées.

– Mourtaza, c'est vrai que ta mère, quand elle était jeune fille, est restée plusieurs jours dans l'ourmane, et qu'elle est revenue saine et sauve ? Zouleikha redresse le dos et s'étire, cambre les reins, prenant un peu de repos. C'est l'abystaï qui me l'a dit, elle le tenait de sa grand-mère.

Son mari ne répond pas, mesurant de sa hache une branche tordue et noueuse qui dépasse du tronc.

– Je serais morte de peur, si je m'étais retrouvée là-bas. Mes jambes auraient sans doute lâché. Je me serais couchée sur le sol, les yeux fermés – et j'aurais prié sans m'arrêter, tant que ma langue aurait pu bouger.

Mourtaza donne un coup assuré, et la branche s'élance sur le côté en tintant, agitée de soubresauts.

– Mais on dit que, dans l'ourmane, les prières sont inefficaces. Que tu pries ou non, il n'y a qu'une issue : la mort... Qu'en penses-tu?... Zouleikha baisse la voix : ...Est-ce qu'il y a, sur la terre, des endroits où le regard d'Allah ne pénètre pas ?

Mourtaza lève haut le bras et enfonce profondément la hache dans le rondin qui résonne dans le froid. Il enlève son chapeau de fourrure, essuie de sa paume son crâne nu rougi, brûlant, et crache par terre avec délectation.

Ils reprennent le travail.

Le panier de petit bois est bientôt rempli – au point qu'elle ne pourra pas le porter, il faudra le traîner. Le bouleau, sur lequel il ne reste plus une branche, est scié en plusieurs bilots. Les longues branches, soigneusement reliées en fagots, sont disposées sur la neige, tout autour.

Ils n'ont pas remarqué que le soir tombait. Quand Zouleikha lève les yeux vers le ciel, le soleil s'est déjà caché derrière des lambeaux de nuages. Un vent fort se met à souffler, à siffler, à soulever des tourbillons de neige.

– Rentrons, Mourtaza, il va y avoir une nouvelle tempête de neige.

Son mari ne répond pas, il continue à enrouler des cordes autour des gros fagots de bois. Quand le dernier fagot est prêt, la tempête hurle déjà comme un loup entre les arbres, d'un cri languissant et hargneux.

De sa moufle de fourrure, Mourtaza indique les billes de bois : On portera d'abord celles-ci. Elles sont quatre, grossièrement élaguées, et chacune d'elles est plus grande que Zouleikha. Son époux soulève en ahanant une extrémité de la plus épaisse d'entre elles. Zouleikha attrape l'autre bout. Elle ne parvient pas à le soulever tout de suite, elle s'affaire longuement, met du temps à vaincre le tronc épais et rugueux.

– Allons ! crie Mourtaza avec impatience. Femme !

Enfin, elle y parvient. Elle entoure la bille de ses deux bras, appuyant sa poitrine contre la blancheur rosâtre du bois frais, hérissé d'éclats longs et piquants. Ils marchent en direction du traîneau. Leur progression est lente. Les bras de Zouleikha tremblent. Surtout, ne pas lâcher. Allah tout-puissant, fais que je ne lâche pas. Si la bille lui tombe sur les jambes – elle restera infirme toute sa vie. Elle a chaud : des filets de sueur brûlante lui courent sur le dos, le ventre. Le chiffon et son précieux contenu, sous la poitrine, sont déjà trempés – la pâte de fruits aura un goût légèrement salé. Ce n'est rien, si seulement elle arrivait à l'apporter aujourd'hui...

Sandougatch attend sagement là où ils l'avaient laissée, remuant paresseusement les jambes. Il n'y a pas beaucoup de loups cet hiver, Allah soit loué, c'est pourquoi Mourtaza ne craint pas de laisser le cheval longtemps seul.

Quand ils ont hissé la bille de bois sur le traîneau, Zouleikha tombe à côté, enlève ses mouffles, desserre le nœud de son foulard. Elle a mal quand elle respire, comme si elle avait couru sans s'arrêter à travers tout le village.

Mourtaza, sans dire un mot, s'en retourne vers le bois. Zouleikha se laisse glisser en bas du traîneau et clopine à sa suite. Ils portent les autres billes au traîneau. Puis les fagots de grosses branches. Puis ceux de branches fines.

Quand ils ont fini de ranger le bois sur le traîneau, la forêt est déjà plongée dans d'épaisses ténèbres hivernales. Il ne

reste, devant la souche du bouleau fraîchement coupé, que le panier de Zouleikha.

– Tu ramèneras le petit bois toute seule, lui lance Mour-taza, qui commence à arrimer le bois.

Le vent se déchaîne, lançant avec rage des nuages de neige de tous les côtés, effaçant les traces de pas. Zouleikha serre ses moufles contre sa poitrine, et court sur le sentier presque invisible, dans la forêt obscure.

Le temps qu'elle arrive à la souche, le panier a disparu sous la neige. Elle casse une branche d'arbuste, et erre près de la souche, fichant sa branche au hasard dans la neige. Elle le paiera cher, si elle l'a perdu. Mourtaza se mettra en colère, puis se calmera, mais la Goule, elle, ne sera jamais fatiguée de l'insulter, de cracher son venin, et lui rappellera ce panier égaré jusqu'à sa mort.

Là, le voilà, le précieux panier ! Zouleikha tire le lourd chargement du fond d'une congère et soupire de soulagement. Elle peut retourner au traîneau. Mais par où aller ? La tempête de neige danse férocement autour d'elle. Des traînées de neige blanche s'envolent et retombent, entourent Zouleikha, l'enveloppent, l'égarent. Le ciel cotonneux s'est suspendu, immense et gris, entre les cimes aiguës des pins. Les arbres gonflés d'obscurité se ressemblent comme des ombres.

Il n'y a plus de sentier.

– Mourtaza ! crie Zouleikha, qui reçoit de la neige plein la bouche. Mourtaza-a-a-a !...

La tempête chante, tinte, siffle en guise de réponse. Le corps de Zouleikha faiblit, ses jambes deviennent friables comme si elles étaient elles aussi faites de neige. Zouleikha s'assied sur la souche, dos au vent, tenant le panier d'une main, serrant de l'autre les pans de sa pelisse. Elle ne peut pas s'éloigner – elle est sûre de se perdre. Mieux vaut attendre

ici. Mourtaza va-t-il l'abandonner dans la forêt? C'est la Goule qui serait contente... Mais la pâte de fruits, obtenue à grand-peine? Tout cela – en vain?...

– Mourtaza-a-a!

Une grande silhouette coiffée d'un bonnet de fourrure apparaît dans le nuage neigeux. Attrapant solidement sa femme par la manche, Mourtaza la charrie à travers la tempête de neige.

Il ne la laisse pas s'asseoir sur le traîneau : il y a beaucoup de bois, le cheval n'y arriverait pas. Ils avancent ainsi : Mourtaza marche devant, conduisant Sandougatch par la bride, Zouleikha est à l'arrière, se tenant au traîneau et avançant avec peine sur ses jambes titubantes. La neige est rentrée dans ses bottes de feutre, mais elle n'a pas la force de les secouer. Ce qui importe vraiment, c'est de réussir à marcher. À mettre une jambe devant l'autre : la droite, la gauche, la droite, la gauche... Allez, Zouleikha, poule mouillée. Tu le sais bien : si tu laisses s'échapper le traîneau, c'est la fin. Mourtaza ne s'en apercevra pas. Il ne te restera plus qu'à mourir de froid dans la forêt.

Et pourtant, comme il est bon ; il est revenu la chercher. Il aurait pu la laisser là-bas, dans les fourrés : qui se serait préoccupé de savoir si elle était vivante ou morte? Il aurait dit : « Elle s'est perdue dans la forêt, je ne l'ai pas trouvée », et le lendemain personne n'aurait plus pensé à elle...

Oh, mais on peut aussi marcher en fermant les yeux. C'est même mieux : les jambes travaillent, et les yeux se reposent. L'essentiel, c'est de tenir fermement le traîneau, ne pas ouvrir les mains...

La neige heurte violemment son visage, entre dans son nez et sa bouche. Zouleikha lève la tête, se secoue. Elle est couchée au sol, devant elle, l'arrière du traîneau s'éloigne, autour d'elle, la tempête continue son tournoiement blanc.

Zouleikha saute sur ses pieds, rattrape le traîneau, s'agrippe plus fort à lui. Elle décide de ne plus fermer les yeux avant la maison.

Il fait déjà nuit quand ils entrent dans la cour. Ils déchargent le bois devant le bûcher (Mourtaza débitera les bûches demain), détellent Sandougatch, couvrent le traîneau.

Sur l'isba de la Goule, les vitres voilées d'un givre épais ne sont éclairées d'aucune lumière, mais Zouleikha le sait bien : sa belle-mère sent leur arrivée. Elle est debout devant sa fenêtre, attentive aux mouvements des lattes sur le sol : elle attend qu'elles tressaillent sous le claquement de la porte d'entrée, puis se mettent à plier, à vibrer sous le pas lourd du maître de maison. Mourtaza se déshabillera, se débarbouillera – et ira dans l'isba de sa mère. Il appelle cela « la causerie du soir ». De quoi peut-on parler avec une vieille femme sourde ? Zouleikha ne comprend pas. Mais leurs entretiens étaient longs, duraient parfois des heures. Mourtaza sortait de chez sa mère calme, apaisé, il pouvait même sourire ou plaisanter.

Aujourd'hui, ce rendez-vous du soir arrange bien Zouleikha. Dès que son époux, vêtu d'une chemise propre, s'en va chez la Goule, Zouleikha jette sur ses épaules sa pelisse encore mouillée, et court hors de la maison.

La tempête assaille Ioulbach d'une neige épaisse et dure. Zouleikha avance sur la route en luttant contre le vent, pliée en avant, comme si elle priait. Les petites fenêtres des maisons, où brille la lumière jaune, douillette, des lampes à pétrole, sont à peine visibles dans les ténèbres.

Voici la lisière du village. Ici, derrière la barrière de la dernière maison, nez tourné vers les champs, queue tournée vers Ioulbach, vit le bassou kapka iyasé, l'esprit de la lisière. Zouleikha ne l'a jamais vu, mais on dit qu'il est irascible et revêche. Comment pourrait-il en être autrement ? Il a tant

de travail : éloigner les mauvais esprits du village, ne pas les laisser franchir la lisière, et si un villageois veut demander quelque chose aux esprits de la forêt, il doit l'aider, faire l'intermédiaire. Il n'a pas le temps d'être aimable.

Zouleikha ouvre sa pelisse, fourrage longtemps dans les plis de sa chemise, déroulant le chiffon humide autour de sa taille.

– Excuse-moi de te déranger si souvent, dit-elle à la tempête. Mais aide-moi encore cette fois, ne refuse pas.

Ce n'est pas facile de contenter un esprit. Il faut d'abord savoir quel esprit aime quoi. Par exemple, la bitchoura, qui vit dans l'entrée de l'isba, n'est pas difficile. Il suffit de lui mettre quelques assiettes avec des restes de bouillie ou de soupe, elle les léchera pendant la nuit, et sera satisfaite. La bitchoura de la bania est plus capricieuse, il faut lui donner des noisettes ou des graines de tournesol. L'esprit de l'étable aime le pain et les biscuits, l'esprit du portail, la coquille d'œuf écrasée. L'esprit de la lisière, lui, aime les douceurs. Zouleikha tient cela de sa mère.

Quand Zouleikha est venue pour la première fois demander au bassou kapka iyasé de l'aider, de parler avec le zirat iyasé, l'esprit du cimetière, pour qu'il surveille les tombes de ses filles, qu'il les couvre d'une chaude couverture de neige, qu'il chasse les chourale mauvais et facétieux, elle lui a offert des bonbons. Puis elle lui a apporté des noix au miel, des koch-tele friables, des baies séchées. C'est la première fois qu'elle apporte de la pâte de fruits. Est-ce qu'elle lui plaira ? Elle sépare les feuilles collées les unes aux autres, les lance une à une devant elle. Le vent s'en empare, les entraîne quelque part dans les champs – il les fait tourbillonner, puis les dépose dans la tanière du bassou kapka iyasé.

Pas une feuille n'est revenue à Zouleikha : l'esprit de la lisière a accepté l'offrande. Cela veut dire qu'il fera comme elle l'a demandé. Il parlera en camarade à l'esprit du cimetière,

saura le convaincre. Ses filles reposeront au chaud, paisiblement, jusqu'au printemps. Zouleikha n'ose pas s'adresser directement à l'esprit du cimetière : tout de même, elle n'est qu'une simple femme non initiée, pas une ochkeroutché.

Elle remercie le bassou kapka iyasé, s'inclinant bas dans les ténèbres, et se dépêche de rentrer à la maison, vite, avant que Mourtaza ne sorte de chez la Goule. Quand elle arrive en courant dans l'entrée, son mari est encore chez sa mère. Elle remercie le Très-Haut – passe ses paumes sur son visage. Oui, aujourd'hui Il est vraiment avec Zouleikha.

Dans la tiédeur de l'isba, elle est immédiatement gagnée par la fatigue. Ses bras et ses jambes sont en fonte, sa tête en coton. Tout son corps ne demande qu'une chose : du repos. Elle allume rapidement le poêle, qui a refroidi depuis le matin. Elle dispose, sur le siaké, un taban pour Mourtaza, pose son repas dessus. Elle court dans l'étable d'hiver, y allume aussi le poêle. Elle nourrit les animaux, nettoie leurs besoins. Elle mène le poulain à Sandougatch pour sa tétée du soir. Elle traite Kioubelek, filtre le lait. Prend sur la kichté haut perchée les coussins de son époux, les fait bouffer (Mourtaza aime dormir la tête surélevée). Enfin, elle peut aller dans sa partie, derrière le poêle.

D'ordinaire, ce sont les enfants qui dorment sur les coffres, tandis que les femmes adultes prennent une petite place sur le siaké, qui doit être séparée de la partie des hommes par un tchybyldyk épais. Mais Zouleikha, à quinze ans, était si petite, quand elle est venue dans la maison de Mourtaza, que la Goule a dit dès le premier jour, clouant sa belle-fille du regard – à l'époque, ses yeux étaient encore d'un marron vif, traversés de reflets jaunes : « Cette demi-portion sera tout aussi bien sur le coffre. » Et Zouleikha fut installée sur un gros coffre ancien, recouvert de plaques de fer-blanc et de clous bombés, brillants. Elle n'avait jamais plus grandi,

et il n'y avait pas eu besoin de lui trouver une autre place. Mourtaza continuait d'occuper tout le siaké.

Zouleikha étend son matelas et sa couverture sur le coffre, enlève son koulmek et commence à défaire ses tresses. Ses doigts ne lui obéissent plus, sa tête retombe sur sa poitrine. Dans un demi-sommeil, elle entend la porte claquer : Mourtaza est de retour.

– Tu es là, femme ? demande-t-il depuis la partie des hommes. Chauffe la bania. Maman veut se laver.

Zouleikha cache son visage dans ses mains. La bania prendra beaucoup de temps. Et il faudra laver la Goule... Où trouver la force ? Si elle pouvait, ne serait-ce que quelques minutes, rester assise ainsi, sans bouger. Ses forces reviendraient... et elle se lèverait... et chaufferait...

– C'est pas vrai, tu t'endors ? ! Tu dors dans le traîneau, tu dors à la maison. Maman a raison : tu n'es qu'une paresseuse !
Zouleikha se lève d'un bond.

Mourtaza est debout devant son coffre, il tient dans sa main la lampe à pétrole avec sa flamme instable à l'intérieur, son large menton, marqué d'une profonde fossette en son centre, est raidi par la colère. L'ombre tremblotante de son mari couvre la moitié du poêle.

– J'y cours, j'y cours, Mourtaza, dit-elle d'une voix rauque. Et elle court.

Il faut d'abord dégager le chemin jusqu'à la bania (elle ne l'a pas fait le matin – elle ne savait pas qu'ils iraient se laver). Puis elle apporte de l'eau du puits – vingt seaux, la Goule aime bien barboter. Il faut allumer le poêle. Lancer des noix pour la bitchoura derrière le banc, pour qu'elle ne leur joue pas de tours, n'éteigne pas le poêle, ne souffle pas la fumée à l'intérieur, ne gêne pas le bain de vapeur. Laver le sol. Tremper les branches de bouleau. Descendre du grenier des feuilles séchées : le chanvre d'eau, pour la purification des

parties secrètes des hommes et des femmes, la menthe, pour parfumer la vapeur ; les faire infuser. Poser un tapis propre dans le vestibule. Amener du linge propre, pour la Goule, pour Mourtaza et pour elle-même. Ne pas oublier les coussins et une cruche d'eau froide, pour boire.

Mourtaza a construit la bania dans un coin de la cour, derrière le grenier à grain et l'étable. Il a fait le poêle selon une *méthode moderne* : il a passé de longs moments à déchiffrer les plans dans une revue qu'il avait ramenée de Kazan, bougeant silencieusement les lèvres, suivant les lignes jaunes avec son ongle large ; il a mis plusieurs jours à poser les briques, comparant régulièrement avec le plan. Il a commandé à Kazan, à l'usine du fabricant prussien Diese, un bac d'acier qu'il a posé sur la saillie ronde correspondant exactement à sa mesure, puis il l'a recouvert d'argile. Un tel poêle chauffait la bania tout en faisant rapidement bouillir l'eau – un poêle de rêve. Le mollah-khazrét en personne était venu le voir, puis avait commandé le même.

Pendant qu'elle s'affaire, la fatigue s'est cachée tout au fond d'elle, elle s'est tapie, roulée en boule – dans sa nuque ou dans sa colonne vertébrale, elle ne sait pas trop. Elle va bientôt réapparaître, la recouvrir comme une vague épaisse, la faire tomber, la noyer. Mais ce n'est pas pour maintenant. Maintenant que la bania est chaude, il faut appeler la Goule.

Mourtaza entre chez sa mère sans frapper ; Zouleikha, elle, doit taper des pieds sur le sol devant la porte, longtemps et fort, pour que la vieille femme ait le temps de se préparer à son arrivée. Si la Goule est éveillée, elle sent les planches trembler, et reçoit sa belle-fille avec un regard sévère du fond de ses orbites aveugles. Si elle dort, Zouleikha doit ressortir immédiatement, et revenir plus tard.

« Elle dort peut-être ? » se dit Zouleikha avec espoir,

piétinant avec application devant l'entrée de l'isba de sa belle-mère. Elle pousse la porte, passe sa tête dans l'ouverture.

Trois grandes lampes à pétrole dans des supports en métal ajouré illuminent vivement la chambre spacieuse (la Goule les allume toujours le soir en prévision de la visite de Mour-taza). Les sols ont été grattés avec un couteau fin et frottés avec du sable de rivière jusqu'à une brillance de miel (l'été dernier, Zouleikha a râpé toute la peau de ses doigts à cette tâche); les dentelles d'une blancheur neigeuse sur les fenêtres sont si empesées, si dures, qu'on pourrait s'y couper; l'espace entre les fenêtres est décoré de tastymal rouge et vert, sans compter un miroir ovale, si haut que si Zouleikha se mettait devant lui, elle s'y refléterait entièrement, de la tête aux pieds. La grande horloge de parquet brille, toute de laque ambrée; son pendule d'étain bat la mesure du temps, lentement, inexorablement. Un feu jaune crépite légèrement dans le poêle haut, décoré de carreaux de faïence (c'est toujours Mour-taza qui l'allume, Zouleikha n'a pas le droit d'y toucher). Au plafond, la kachaga de soie, d'une finesse de toile d'araignée, encadre la chambre comme un cadre précieux.

Dans la partie d'honneur – le «tour» –, sur un énorme lit de fer au dos de fonte torsadé, noyée dans les coussins bouffants, trône la vieille dame. Ses pieds chaussés de kota souples, couleur de lait, brodées de rubans de couleur, sont posés au sol. Sa tête, coiffée d'un long foulard blanc de vieille qui descend jusqu'à ses sourcils embroussaillés, s'élève, droite et ferme, sur son cou épais et mou. Ses pommettes hautes et larges soutiennent les fentes étroites des yeux, triangulaires sous ses paupières flasques, qui pendent vers le côté.

– J'aurais eu le temps de mourir, pendant que tu chauffais la bania, dit tranquillement sa belle-mère.

Sa bouche ridée, affaissée, ressemble à un vieux croupion

d'oise, elle n'a presque plus de dents, mais elle articule précisément, distinctement.

«Toi, mourir? se dit Zouleikha en s'introduisant dans la chambre. Tu seras encore là à mon enterrement pour dire des horreurs sur moi.»

– Mais inutile d'espérer, j'ai prévu de vivre encore longtemps, continue la vieille. Elle repousse son chapelet de jaspe, trouve à tâtons sa canne noircie par l'âge. Mourtaza et moi, on vous survivra tous, on a des racines solides, et on pousse sur un bon arbre.

«Elle va reprendre son refrain sur mes racines pourries», soupire Zouleikha avec résignation, apportant à sa belle-mère sa longue yaga en poil de chien, son chapeau de fourrure et ses bottes de feutre.

– Pas comme toi, avec ton sang de navet. La vieille avance sa jambe osseuse, Zouleikha enlève avec précaution sa kota souple, qui semble faite de duvet, et lui met une haute botte de feutre rigide. Tu n'as jamais grandi, ton visage n'a rien donné. Peut-être, bien sûr, que dans ta jeunesse ton entre-jambe était tapissé de miel, mais cet endroit ne s'est pas révélé très sain non plus, hein? Tu n'as su mettre au monde que des filles – et encore, aucune n'a survécu.

Zouleikha tire trop fort sur la deuxième kota, et la vieille crie de douleur.

– Vas-y doucement, fillette! Je dis la vérité, tu le sais bien. Ta race va s'éteindre, fille aux os maigres, elle s'achève. Et ce n'est que justice: la racine pourrie doit pourrir, tandis qu'une racine saine vivra.

La Goule s'appuie sur sa canne, se lève du lit et on voit qu'elle est plus grande que Zouleikha, d'une tête. Elle lève son menton large, qui ressemble à un sabot de cheval, dirige ses yeux blancs vers le plafond:

– Le Très-Haut m'a envoyé un songe à ce sujet.

Zouleikha met la yaga sur les épaules de la Goule, pose le bonnet de laine sur sa tête, enroule un châle moelleux autour de son cou.

Allah tout-puissant, encore un songe ! Sa belle-mère ne faisait pas souvent de rêves, mais ceux qui lui venaient étaient prémonitoires : des visions étranges, parfois effrayantes, remplies d'allusions et de prédictions incomplètes. Le futur s'y reflétait, mais son image restait floue et tordue, comme le reflet trouble d'un miroir déformant. Même la Goule ne parvenait pas toujours à comprendre leur signification. Quelques semaines ou mois plus tard, le mystère était immanquablement révélé : il se passait un événement, le plus souvent mauvais, parfois heureux, mais toujours important, qui répétait avec une précision perverse le tableau du rêve déjà presque oublié.

La vieille sorcière ne se trompait jamais. En 1915, juste après le mariage de son fils, elle rêva de Mourtaza qui errait entre des fleurs rouges. Personne ne comprit le sens de cette vision, mais bientôt un incendie éclata, le grenier à grain et la vieille bania brûlèrent entièrement – et la clé du songe était trouvée. Quelques mois plus tard, la vieille rêva d'une montagne de crânes jaunes avec des cornes, et prédit ainsi l'épidémie de fièvre aphteuse qui décima le bétail de Ioulbach. Pendant la décennie qui suivit, ses rêves furent presque tous tristes et effrayants : des chemisettes d'enfants qui flottaient, orphelines, sur la rivière, des berceaux coupés en deux, des poussins noyés de sang... Dans cet intervalle, Zouleikha donna naissance à quatre filles, qu'elle dut presque aussitôt enterrer. Il y eut aussi la vision épouvantable de la grande famine de 1921 : sa belle-mère rêva d'un air noir de suie, dans lequel les gens nageaient comme dans l'eau, en se dissolvant lentement, perdant petit à petit leurs bras, jambes, têtes.

– Est-ce qu'on va encore suer longtemps ici ? La vieille

femme tape de sa canne avec impatience, et elle se dirige la première vers la porte. Tu veux me donner chaud avant de sortir, pour que je prenne froid dehors?!

Zouleikha éteint précipitamment les lampes et se dépêche de la suivre.

Sur le perron, la Goule s'arrête un instant. Elle ne descend pas seule dans la cour. Zouleikha met son bras sous celui de sa belle-mère – qui enfonce ses longs doigts noueux dans sa chair – et elle la conduit à la bania. Elles avancent lentement, posant avec précaution leurs pieds dans la neige mouvante – la tempête de neige ne s'est pas calmée, et le sentier disparaît à nouveau à demi sous la neige fraîche.

– C'est toi, bien sûr, qui as nettoyé la neige? ricane la Goule en grimaçant, dans le vestibule de la bania, en laissant Zouleikha lui ôter la yaga couverte de neige. Ça se voit bien.

Elle secoue sa tête, fait tomber son bonnet sur le sol (Zouleikha se précipite pour le ramasser), trouve à tâtons la porte et entre seule dans l'antichambre pour enlever ses vêtements.

La bania sent les feuilles de bouleau échaudées, le chanvre d'eau et le bois frais et humide. La Goule s'assied sur un banc long et large contre le mur et se tient immobile, muette : elle consent qu'on la déshabille. Zouleikha commence par défaire son foulard blanc aux lourdes perles de verre épais. Puis le gilet large, en velours, avec la fermeture brodée sur le ventre. Les colliers : une enfilade de corail, une de perles naturelles, une en perles de verre, et un pesant collier de pièces de monnaie noirci par l'âge. Le koulmek du dessus, épais. Celui du dessous, fin. Les bottes de feutre. Les chalvar – une couche, puis une autre. Les chaussettes en poil duveteux. Les chaussettes en laine. Les chaussettes en fil. Elle s'apprête à sortir les grandes boucles d'oreilles en demi-lune des lobes gros et ridés de sa belle-mère, mais celle-ci crie : « Pas question ! Tu serais capable de les perdre... Ou

de dire que tu les as perdues... » Zouleikha décide de ne pas toucher les anneaux en métal jaune terne sur les doigts ridés et bosselés de la vieille.

Les habits de la Goule, posés soigneusement dans un ordre très strict, prennent tout le banc – d’un mur à l’autre. La vieille tâte attentivement chacun d’entre eux, serre les lèvres de mécontentement, rectifie une position, lisse un tissu. Zouleikha se déshabille rapidement, lance ses affaires dans le panier de linge sale à l’entrée et conduit sa belle-mère à l’étuve.

Dès qu’elle ouvre la porte, elles sont enveloppées par une vapeur d’air chaud, une odeur de pierres brûlantes et de tille étuvée. De l’humidité commence à leur couler sur le visage et le dos.

– Tu n’as même pas pris la peine de bien chauffer, la bania est à peine tiède... marmonne la vieille en se frottant les flancs. Elle se hisse sur le léouké du haut, s’y couche le visage tourné vers le plafond, ferme les yeux, attend de s’imprégner d’humidité.

Zouleikha s’assied devant les bassines et se met à remuer les gerbes de branches trempées.

– Tu les remues mal, continue de se plaindre la Goule. Je n’y vois rien, mais je sais que tu t’y prends mal. Tu te contentes de les promener dans la bassine comme si tu mélangais la soupe avec une cuillère, alors qu’il faut les pétrir comme une pâte... On se demande bien pourquoi Mourtaza t’a choisie, bonne à rien ! Personne ne peut se contenter toute sa vie d’un entrejambe parfumé de miel...

Zouleikha se met à genoux, commence à pétrir les branches. Son corps devient brûlant, son visage et sa poitrine se couvrent de sueur.

– Voilà, voilà, continue la voix grinçante en haut. Tu voulais me frapper avec des branches non pétries, paresseuse. Mais

je ne te laisserai pas faire. Tu ne m'auras pas. Ni Mourtaza. Si Allah m'a donné une aussi longue vie, c'est bien pour me permettre de déjouer tes manigances... À part moi, qui pourrait défendre mon garçon? Tu ne l'aimes pas, tu ne l'honores pas – tu fais seulement semblant. Tu es sournoise, froide, ton cœur est aussi stérile que tes entrailles. Je te sens, oui, je te sens bien...

Mais pas un mot de son rêve. La méchante vieille va la faire languir toute la soirée. Elle sait que Zouleikha se ronge, veut savoir. Elle prend plaisir à la tourmenter.

Zouleikha empoigne deux gerbes de branches d'où goutte une eau verdâtre et monte jusqu'au léouké de la Goule. Sa tête entre dans la couche épaisse d'air brûlant sous le plafond, commence à bourdonner. Des paillettes colorées dansent devant ses yeux, ondoient, tournoient.

La voici tout près, la Goule : elle est étendue d'un mur à l'autre comme un vaste paysage. Ses vieux os saillent telles des montagnes, entre lesquelles son corps centenaire s'égrène en collines bizarres ; sa peau flasque forme çà et là des éboulis figés. Et toute cette plaine accidentée, ravinée, plissée et mamelonnée, est parcourue de ruisseaux brillants de sueur...

Pour fouetter la Goule avec les branches de bouleau, il faut en tenir une gerbe dans chaque main, et impérativement commencer par le ventre. Zouleikha passe doucement les branches sur son ventre, préparant la peau, puis la fouette avec les deux gerbes en alternance. Des taches rouges apparaissent aussitôt sur le corps de la vieille, des feuilles noires de bouleau volent dans toutes les directions.

– Tu ne sais pas non plus fouetter correctement. Et ça fait des années que je t'explique comment faire... La Goule élève la voix pour se faire entendre par-dessus les claquements cinglants et réguliers des branches sur la peau : Plus fort ! Vas-y, vas-y, poule mouillée ! Réchauffe mes vieux os !...

Mets-y plus de fureur, paresseuse ! Fouette ton sang de navet, il en deviendra peut-être plus épais !... Comment peux-tu aimer ton mari la nuit, si tu es aussi faible, hein ? Mourtaza te quittera, te quittera pour une autre, qui pourra frapper et aimer plus fort !... Même moi, je peux frapper plus fort. Fouette-moi mieux – sinon je te frapperai moi ! Je t’attraperai par les cheveux et je te montrerai comment faire ! Je ne suis pas Mourtaza, je ne laisserai rien passer !... Où sont tes forces, poule mouillée ? Tu n’es pourtant pas encore morte ! Ou es-tu morte ? ! La vieille crie à présent à plein gosier, soulevant vers le plafond son visage déformé par la colère.

Zouleikha lève les bras et, de toutes ses forces, abat comme des haches les deux gerbes de branches sur le corps luisant dans la vapeur vibrante de chaleur. Les branches sifflent en fendant l’air ; la vieille tressaute sous les coups, son ventre et sa poitrine se couvrent de stries pourpres, où enflent des petits granules de sang sombres.

– Enfin, soupire la Goule d’une voix rauque, renversant sa tête sur la banquette.

Les yeux de Zouleikha se troublent ; elle descend du léouké, atterrit sur le sol visqueux et frais. Elle respire avec peine, ses mains tremblent.

– Lance un peu d’eau sur les pierres, et viens faire mon dos, commande la Goule, calme et parfaitement à son affaire.

Allah soit loué, la vieille préfère se laver en bas. Elle s’assied dans l’énorme bassine en bois remplie d’eau à ras bord, y trempe précautionneusement les longues poches flasques de ses seins, qui pendent jusqu’au nombril, et tend charitablement à Zouleikha ses bras, puis ses jambes. Zouleikha les frotte avec l’éponge de tille ramollie à l’eau chaude, et essuie les longues traînées de saleté sur le sol.

Au tour de la tête. Il faut défaire les deux tresses maigres de cheveux gris qui lui vont jusqu’aux hanches, les savonner, les

rincer, sans accrocher les boucles en demi-lune qui pendent à ses oreilles, sans mettre d'eau sur ses yeux aveugles.

Après s'être rincée avec plusieurs seaux d'eau froide, la Goule est prête. Zouleikha la conduit dans l'antichambre et commence à la frotter avec des serviettes, en se demandant si la vieille finira par lui révéler son mystérieux songe. Il ne fait aucun doute qu'elle a déjà tout raconté à son fils.

Soudain, la Goule enfonce douloureusement son doigt nouveau dans le flanc de Zouleikha. Celle-ci crie de douleur et fait un pas de côté. La vieille enfonce à nouveau son doigt. Une troisième, une quatrième fois... Qu'est-ce qui lui prend? Aurait-elle trop pris la chaleur? Zouleikha se replie vers le mur.

Quelques instants plus tard, sa belle-mère recouvre son calme. De son geste habituel, elle avance une main exigeante, bougeant les doigts avec impatience; Zouleikha pose dans sa paume une cruche d'eau préparée à l'avance. La vieille boit avec avidité, des gouttes d'eau coulent dans les rides profondes aux coins de sa bouche, tombant vers le menton. Puis, levant le bras, elle lance avec force la cruche contre le mur. L'argile se brise avec fracas, les débris volent de tous les côtés, tandis qu'une flaque sombre coule sur les rondins.

Zouleikha bouge les lèvres dans une courte prière muette. Que lui arrive-t-il aujourd'hui, à la Goule, Allah tout-puissant?! Elle est déchaînée. Se pourrait-il qu'elle perde la tête, avec son grand âge? Zouleikha attend un instant. Puis elle s'approche avec précaution de sa belle-mère, et continue à l'habiller.

– Tu te tais, hé, prononce avec dédain la vieille en la laissant lui mettre une chemise de corps propre et ses chalvar. Tu te tais toujours, muette... Si quelqu'un s'était permis ça avec moi, je l'aurais tué.

Zouleikha se fige.

– Mais tu ne pourras pas. Ni frapper, ni tuer, ni aimer. Ta colère est trop profondément enfouie, elle ne sortira jamais, et sans colère, quelle vie est possible ? Non, tu ne vivras jamais vraiment. En un mot : une poule mouillée...

« ... Et ta vie est une vie de poule mouillée, continue la Goule, basculant avec un soupir béat vers le mur. Moi, j'ai eu une vraie vie. Et, même en devenant aveugle, et sourde, je suis toujours vivante, et j'aime ça. Toi, tu ne vis pas. C'est pour ça que je n'ai pas pitié de toi.

Zouleikha écoute, immobile, serrant les bottes de feutre de la vieille contre sa poitrine.

– Tu vas bientôt mourir, je l'ai vu dans mon rêve. Moi et Mourtaza, on restera ici, et trois féréchté de feu viendront te prendre, et te conduiront tout droit en enfer. J'ai tout vu : comment ils te prenaient sous les bras, te jetaient sur un char, et te menaient à l'abîme. Moi, j'étais sur le seuil, je regardais. Et toi, tu te taisais encore, tu ne faisais que gémir doucement, comme Kiubelek, et tu roulais tes grands yeux ridiculement verts, tu me dévisageais bêtement. Les féréchté riaient, te tenant solidement. Un coup de fouet, et la terre se fissurait, et de la fente sortaient de la fumée et des étincelles. Un deuxième coup de fouet, et vous avez foncé dedans, vous avez disparu dans cette fumée...

Les jambes de Zouleikha ne la soutiennent plus ; elle fait tomber les bottes de ses mains, s'appuie contre le mur, glisse doucement au sol, sur le tapis fin, qui protège mal du froid.

– Peut-être que mon rêve ne se réalisera pas tout de suite. La Goule bâille longuement, avec délectation. Tu le sais bien : certains rêves se réalisent vite, d'autres seulement des mois plus tard, quand j'ai déjà commencé à les oublier...

Zouleikha finit tant bien que mal d'habiller la vieille – ses mains ne lui obéissent plus. La Goule s'en aperçoit, ricane

méchamment. Puis elle s'assied sur le banc, s'appuyant fermement sur sa canne.

– Je ne veux pas que tu m'accompagnes à l'isba aujourd'hui. Peut-être qu'après ce que tu as entendu, tu vas perdre la raison. Qui sait ce qui peut te passer par la tête. Et moi, je dois vivre encore longtemps. Alors, appelle Mourtaza, qu'il m'accompagne, et qu'il me mette au lit.

Zouleikha, fermant bien sa pelisse sur son corps nu couvert de sueur, se traîne jusqu'à la maison, appelle son mari. Mourtaza accourt à la bania tête nue, sans prendre le temps d'ôter la neige collée à ses bottes de feutre.

– Que s'est-il passé, éni? Il court vers sa mère, prend ses mains dans les siennes.

– Je n'en peux plus... murmure la Goule d'une voix soudain faible, posant sa tête sur la poitrine de son fils. Je n'en peux plus...

– Quoi?! Quoi?! Mourtaza tombe à genoux et se met à palper sa tête, son cou, ses épaules.

D'une main tremblante, la vieille défait comme elle peut le ruban de son koulmek sur sa poitrine et tire sur le col. Dans l'ouverture de la chemise, sur le clair triangle de chair, se dessine une tache pourpre avec de gros grains noirs de sang agglutiné. L'hématome s'étend au-delà de l'ouverture de la chemise, vers le bas, vers le ventre.

– Pourquoi? La Goule grimace, les coins de sa bouche s'arquent vers le menton, deux grosses larmes brillantes coulent de ses yeux et se perdent quelque part dans les petites rides tremblantes sur ses joues; elle tombe dans les bras de son fils, secouée de tremblements muets. Je ne lui avais pourtant rien fait...

Mourtaza saute sur ses jambes.

– Toi?! rugit-il sourdement, vrillant ses yeux sur Zouleikha tout en explorant de la main le mur autour de lui.

Sa main rencontre des bottes d'herbes séchées, des cha-pelets d'éponges. Il les arrache, les jette au loin. Enfin, sa paume trouve l'épais manche du balai ; il l'empoigne fermement, lève le bras.

– Je ne l'ai pas frappée ! chuchote Zouleikha d'une voix étranglée, reculant vers la fenêtre. Je ne l'ai jamais touchée, pas une fois ! C'est elle qui m'a demandé...

– Mourtaza, mon fils, ne la frappe pas, aie pitié d'elle, retentit la voix tremblante de la Goule. Elle ne m'a pas épargnée, mais toi, épa...

Mourtaza lance le balai. Le manche heurte douloureusement Zouleikha à l'épaule, sa pelisse tombe sur le sol. Elle se débarrasse de ses bottes de feutre et file dans l'étuve sans demander son reste. La porte se ferme derrière elle, le verrou grince – son mari l'a enfermée depuis l'extérieur.

Appuyant son visage brûlant contre la petite fenêtre couverte de buée, Zouleikha voit, à travers le brouillard de neige dansante, les deux silhouettes hautes de son mari et sa belle-mère avancer vers la maison. Les fenêtres s'illuminent dans l'isba de la Goule, puis s'éteignent. Mourtaza revient vers la bania d'un pas lourd.

Zouleikha s'empare de la grande puisette, l'enfonce dans le bac d'eau sur le poêle, d'où sortent de gros nuages de vapeur.

Le verrou grince à nouveau : Mourtaza est debout dans l'ouverture de la porte, vêtu d'une simple chemise de corps, brandissant à nouveau le balai. Il fait un pas en avant et referme la porte derrière lui.

Lance-lui l'eau bouillante ! Maintenant, n'attends pas ! Zouleikha, respirant précipitamment, tenant devant elle la puisette à bout de bras, fait un pas en arrière et se retrouve dos au mur, sent le renflement des épais rondins sur ses omoplates.

Mourtaza fait encore un pas en avant et, avec le manche du balai, arrache la puisette des mains de Zouleikha. Il s'approche, l'envoie valser d'une chiquenaude sur le léouké du bas – Zouleikha se fait mal aux genoux, s'allonge sur la banquette.

– Ne bouge pas, femme, dit Mourtaza.

Et il commence à la frapper.

Les coups de balai sur le dos ne font pas trop mal. C'est presque comme d'être fouettée avec les branches de bouleau. Zouleikha ne bouge pas, comme lui a ordonné son mari, se contente de tressaillir et d'enfoncer ses ongles dans le léouké à chaque coup – c'est pourquoi il ne la bat pas longtemps. Il se calme vite. Tout de même, on lui a donné un bon mari.

Puis elle le fouette avec les branches de bouleau et le lave. Quand Mourtaza sort dans l'antichambre pour se rafraîchir, elle lave le linge. Elle n'a déjà plus la force de se laver elle-même – sa fatigue s'est réveillée, pèse de tout son poids sur ses paupières, lui brouille la tête –, elle se contente de passer vaguement l'éponge sur ses flancs, de rincer ses cheveux. Il ne reste plus qu'à laver les sols de la bania – puis elle pourra dormir, dormir...

Petite, déjà, elle a pris l'habitude de laver les sols à genoux. « Il n'y a que les paresseuses pour se pencher ou pour s'accroupir », lui avait appris sa mère. Zouleikha ne se considère pas comme une paresseuse, et elle continue à frotter les lattes sombres et glaireuses en glissant dessus en saurien : le ventre et la poitrine contre le sol, sa tête lourde comme du plomb penchée bas, et son derrière relevé. La tête lui tourne.

L'étuve est bientôt lavée, et Zouleikha passe à l'antichambre : elle pend les tapis humides sur les kichté fixés juste sous le plafond – elle les laissera sécher ici, ramasse

les tessons de la cruche brisée par la Goule, commence à astiquer les sols.

Mourtaza est toujours couché sur le banc – nu, enveloppé dans un linge blanc, il se repose. Sous le regard de son mari, Zouleikha travaille toujours mieux, avec plus d'application, plus vite : qu'il voie qu'elle n'est pas une mauvaise femme, même si elle n'a jamais grandi. Cette fois encore, rassemblant ce qui lui reste de forces et s'étendant sur le sol, elle frotte éperdument son torchon sur les planches déjà propres – dans un sens, puis dans l'autre ; des mèches de cheveux mouillés bougent en rythme, ses seins dénudés ondulent sur le plancher.

– Zouleikha, dit Mourtaza d'une voix basse, en regardant sa femme nue.

Elle se redresse, toujours à genoux, tenant son torchon à la main, mais elle n'a pas le temps de lever ses yeux lourds de fatigue. Son époux est déjà derrière elle, il la prend à bras-le-corps, la jette ventre contre le banc et s'abat de tout son poids sur elle, ahanant, le souffle rauque, il commence à la pousser sur les lattes dures, à la frictionner de son corps. Il veut aimer sa femme. Mais son corps ne veut pas – il ne sait plus obéir à ses désirs... Mourtaza finit par se relever, il s'habille. « Même ma chair ne te veut pas », lui lance-t-il sans la regarder, et il sort de la bania.

Zouleikha se redresse lentement. Elle a toujours son chiffon à la main. Elle finit de laver le sol. Elle étend le linge et les draps mouillés. S'habille, se traîne jusqu'à l'isba. Elle n'a pas la force de se désoler de la déception de Mourtaza. Elle pensera bien à la terrible prédiction de la Goule, mais demain, demain... Quand elle se réveillera...

Dans l'isba, la lumière est déjà éteinte. Mourtaza ne dort pas encore : elle l'entend respirer fort, avec énergie, dans sa partie, les lattes du siaké grincent sous son poids.

Zouleikha se rend à tâtons dans sa partie, sa main suit le flanc tiède et rugueux du poêle. Elle s'écroule sur son coffre sans se déshabiller.

– Zouleikha-a-a, l'appelle Mourtaza avec force. Sa voix est satisfaite, tendre.

Elle voudrait se lever, mais n'y parvient pas. Son corps s'étend, coule, se répand sur le coffre comme une gelée.

– Zouleikha!

Elle tombe au sol, se met à genoux devant le coffre, mais elle n'arrive pas à détacher sa tête du bois frais.

– Zouleikha, poule mouillée, viens ici, plus vite que ça!

Elle se lève lentement et, d'un pas vacillant, avance péniblement à l'appel de son époux. Elle monte sur le siaké.

Mourtaza, d'une main impatiente, baisse ses chalvar (en glapissant avec dépit : « Quelle paresseuse, tu ne t'es pas encore déshabillée! »), la couche sur le dos, relève son koulmek. Sa respiration haletante se rapproche. Zouleikha sent sur son visage la longue barbe piquante de son époux, tout imprégnée de l'odeur de la bania et du froid. Les douleurs de son dos battu se réveillent sous le poids de Mourtaza, dont le corps a enfin répondu à son désir, et qui se dépêche de l'assouvir, avec avidité, fort, longuement, triomphalement...

Quand elle accomplit le devoir conjugal, Zouleikha se compare silencieusement à une baratte dans laquelle une paysanne, à l'aide d'une batte épaisse et dure, bat le beurre d'une main forte. Mais aujourd'hui, cette image ne parvient pas à percer l'épaisse couverture de fatigue. Sous le voile du sommeil, c'est à peine si elle perçoit les ahanements étouffés de son époux. Son corps est bercé par les secousses régulières comme par le cahotement régulier d'une charrette...

Mourtaza descend du corps de sa femme, essuyant de sa main sa nuque ruisselante de sueur et attendant que sa respiration se calme ; son souffle est fatigué et satisfait.

– Va dans ta partie, femme, dit-il en poussant son corps immobile.

Il n'aime pas qu'elle dorme à côté de lui sur le siaké.

Zouleikha, sans même ouvrir les yeux, se traîne et finit par atterrir sur son coffre, mais ne s'en aperçoit pas : elle dort déjà profondément.

ON FRAPPE À LA FENÊTRE

Je vais mourir ?

Dehors, le blizzard bleu sombre souffle et gronde. Zouleikha, à genoux, nettoie le caftan de Mourtaza avec une brosse de crin. Ce caftan est l'ornement principal de la maison : fait de feutre, tapissé de velours, exhalant une odeur corsée d'homme, il est immense, comme son propriétaire. Pendu à un épais clou de cuivre, ses manches somptueuses luisant dans la pénombre, il accorde à la fluette Zouleikha l'insigne permission de se traîner à ses pieds pour gratter les grosses gouttes de boue sur le bas.

Je vais bientôt mourir ?

La boue, à Kazan, est riche, grasse. Zouleikha ne connaît pas la ville ; elle n'est jamais sortie de Ioulbach, sauf pour aller à la forêt ou au cimetière. Elle voudrait bien voir Kazan. Mourtaza lui a promis de la prendre une fois ou l'autre avec lui. Elle n'ose pas lui rappeler sa promesse, et à chaque départ, elle se contente de lui lancer un long regard par en dessous tandis qu'il fait ses préparatifs. À chaque départ, il attelle Sandougatch, tape du talon contre les roues branlantes, et feint de ne pas voir sa prunelle.

Si je meurs, je ne verrai jamais Kazan ?

Zouleikha lance à Mourtaza un coup d'œil en coin. Il est assis sur le siaké et répare le collier d'attelage. Ses doigts aux

ongles bruns sont durs et forts comme les troncs de jeunes chênes ; ils introduisent habilement la sangle de cuir lisse dans l'attelle en bois. À peine rentré de la ville, il s'est mis au travail. Un bon mari, assurément.

Si je meurs, il se remariera vite ?

Mourtaza pousse un grognement de contentement : c'est prêt ! Il passe le collier du cheval à son cou, pour vérifier la solidité de la réparation. Sous le poids de l'attache, ses veines épaisses se gonflent. Oui, un tel homme se remariera, et très vite.

Mais si la Goule s'était trompée ?

La brosse de Zouleikha frotte à coups réguliers. Une, deux. Une, deux. Chamsia – Firouza. Khalida – Sabida. Sa première et sa deuxième fille. Sa troisième, sa quatrième. Elle égrène souvent ces noms, comme un chapelet. Leurs quatre morts ont été prédites par la Goule. Zouleikha apprenait de sa belle-mère en même temps sa grossesse et le décès inéluctable du nouveau-né. Quatre fois, elle a porté un fruit en son sein, avec dans son cœur l'espoir que, cette fois-ci au moins, la Goule se tromperait. Mais la vieille avait toujours raison. Toujours, et cette fois encore ?

Travaille, Zouleikha, travaille. Que disait maman ? « Le travail chasse le chagrin. » Oh, maman, mon chagrin n'obéit pas à tes dictons...

On frappe à la fenêtre, selon un code préétabli : trois coups rapides, deux lents. Elle sursaute. Est-ce qu'elle l'a imaginé ? Non, impossible de se tromper : c'est bien leur code. La brosse lui tombe des mains, roule sur le sol. Zouleikha lève les yeux, et rencontre le regard lourd de son époux. Allah saklasyn, Mourtaza, ça recommence ?!

Il enlève lentement le collier de son cou, met sa pelisse sur ses épaules, enfile ses bottes de feutre. La porte claque derrière lui.

Zouleikha se précipite à la fenêtre, fait fondre du doigt les lambeaux de givre sur le verre, colle son œil au trou. Voici Mourtaza qui entrouvre le portail, luttant avec la tempête de neige qui s'intensifie. Le mufler noir d'un cheval apparaît à travers les tourbillons de flocons blancs, un cavalier couvert de neige se penche de sa selle vers Mourtaza, lui chuchote quelque chose à l'oreille – et, l'instant d'après, disparaît à nouveau dans la tempête, comme s'il n'avait jamais existé. Mourtaza revient vers la maison. Zouleikha se jette sur le sol, trouve à tâtons la brosse, enfouit son visage contre le bas du caftan. Une femme ne doit pas témoigner d'une curiosité exagérée, même en un tel instant. La porte mugit d'une voix traînante, laissant entrer l'air glacé du dehors. Les pas lourds de Mourtaza s'avancent lentement derrière son dos. Lents, harassés, comme ceux d'un condamné, ces pas n'annoncent rien de bon.

Elle s'est penchée en avant, la poitrine sur le sol froid, son visage contre le caftan moelleux. Elle respire à petites bouffées d'air, sans bruit. Elle écoute le feu crépiter fort dans le poêle. Après avoir attendu encore un peu, elle tourne la tête : Mourtaza est assis sur le siaké, dans sa pelisse et son chapeau de fourrure encore couverts de neige. Ses sourcils broussailleux, où les étincelles de gros flocons blancs s'éteignent lentement, se rejoignent à la racine de son nez. Une ride creuse une profonde rigole d'un bout à l'autre de son front, son regard est figé, mort. Zouleikha comprend que, oui, cela recommence.

Ô Allah, que se passera-t-il, cette fois ? Elle fronce les sourcils, pose son front soudain en sueur sur les lattes froides du plancher. Elle sent de l'humidité : de l'eau ? C'est la neige des bottes de Mourtaza qui a fondu, et qui s'écoule en ruisseaux sinueux sur le sol.

Zouleikha attrape un torchon et, s'avançant à genoux,

collecte l'eau. Le haut de son crâne heurte les jambes de son mari, si dures qu'elles semblent en fer. Elle tapote le chiffon autour d'elle pour emprisonner l'eau, n'osant pas lever la tête. Une grosse botte de feutre piquante lui marche sur la main droite. Zouleikha essaie de la dégager, mais la botte, lourde comme une pierre, écrase ses doigts. Elle lève la tête. Les yeux jaunes de Mourtaza sont tout près d'elle. Les reflets du feu dansent dans ses pupilles grandes comme des cerises.

– Ils n'auront rien, murmure-t-il doucement. Cette fois-ci, je ne leur donnerai rien.

Sa respiration aigre brûle le visage de Zouleikha. Elle recule. Et sent que la deuxième botte vient emprisonner sa main gauche. Pourvu qu'il n'écrase pas ses doigts – comment pourra-t-elle travailler, sans doigts?...

– Que va-t-il se passer, Mourtaza? balbutie-t-elle d'un ton plaintif. Ils l'ont dit? Que faut-il donner, cette fois? Le grain? Le bétail?

– En quoi ça te regarde, femme? siffle-t-il en guise de réponse.

Il attrape ses tresses, les enroule sur ses poings. Les yeux de Zouleikha sont juste devant sa bouche brûlante. Dans les trous épais, bruns, entre ses dents, brillent de petits grumeaux de salive.

– Peut-être que le nouveau pouvoir n'a pas assez de femelles? Ils ont déjà pris le grain, le bétail aussi. S'ils veulent la terre, ils la prendront. Mais ils sont en manque de filles. Zouleikha reçoit des postillons de salive en plein visage. Les commissaires rouges n'ont personne à saillir.

Il enferme la tête de Zouleikha entre ses genoux. Oh, elles sont fortes, les jambes de son époux, même s'il a les cheveux gris.

– On nous ordonne de rassembler toutes les femelles, et de les livrer au président du soviet du village. Celui qui

désobéirait, serait immédiatement envoyé au « *kalkhouze* ». Pour toujours.

Zouleikha comprend enfin que son mari plaisante. Mais elle ne sait pas si elle doit sourire. En écoutant sa respiration hachée, lourde, elle se dit qu'il ne vaut mieux pas.

Mourtaza lâche la tête de Zouleikha. Il retire ses bottes de ses doigts. Il se relève, resserre sa pelisse.

– Cache la nourriture comme d'habitude, lui lance-t-il brièvement. Demain matin, on ira à la cachette.

Il prend le collier sur le siaké, sort.

Elle se dépêche d'attraper un jeu de clés sur un clou, saisit en passant une lampe à pétrole et se précipite dans la cour.

Ils n'avaient pas eu d'alerte depuis longtemps, et nombre d'entre eux s'étaient remis à conserver la nourriture comme par le passé, dans les sous-sols et les granges, sans rien cacher. À tort, visiblement.

Le grand cadenas ventru fermant la porte de la grange est couvert d'une boule de neige lisse. Zouleikha cherche le trou de serrure avec sa clé, la tourne une fois, deux. Le cadenas cède à contrecœur, ouvre la bouche.

La lueur faible de la lampe à pétrole éclaire les murs jaunes, en rondins bien lisses, et le plafond haut (avec le carré noir du passage vers la grange à foin), mais elle laisse dans les ténèbres les coins les plus éloignés. La grange est vaste, solidement construite, conçue pour tenir cent ans, comme toutes les bâtisses de Mourtaza. Des outils de toutes sortes sont suspendus aux murs : des lames de faux et des serpes féroces, des scies et des râpeaux dentus, de lourds rabots, des haches et des burins, des marteaux en bois au nez aplati, des fourches et des pieds-de-biche pointus. On y trouve aussi tout l'attirail du cheval : colliers vieux et neufs, brides en cuir, étriers (certains rouillés, d'autres brillant sous une couche de graisse fraîche), fers à cheval. Quelques roues en bois, une auge

creusée dans un tronc, et un léguen tout neuf, en cuivre, aux flancs brillants (merci, Mourtaza, de l'avoir ramené de la ville, il y a quelques années). Un berceau d'enfant tout fendillé pend au plafond. Une odeur de grains durcis par le gel et de viande froide épicée remplit l'espace.

Zouleikha se souvient d'un temps où les sacs rebondis, remplis à ras bord de grains, s'élevaient en tas jusqu'au plafond. Mourtaza déambulait entre eux, content, un sourire satisfait aux lèvres, et les recomptait inlassablement, passant une main un peu émue sur chaque sac, comme s'il touchait le corps d'une femme plantureuse. Alors qu'à présent...

Zouleikha pose la lampe sur le sol. Il y a moins de sacs que de doigts sur les mains. Et ils sont tous maigres, les flancs flasques, pendants. Ils avaient appris à répartir le grain d'un sac sur plusieurs sacs en 1919 déjà, quand était apparue à Ioulbach la *prodraszviorstka*¹, une inconnue qui d'année en année deviendrait plus effrayante, telle une albasty, plus gloutonne, telle un dev, plus insatiable, telle une jalmavyz. Il est difficile de cacher un sac bien rempli, et s'ils le trouvent, ils emporteront d'un coup tout le grain. Alors qu'il est plus facile de dissimuler plusieurs sacs à demi vides (chacun dans une cachette distincte), et on regrettera moins celui qui a été trouvé. Autre avantage : Zouleikha pouvait porter les sacs maigres sans l'aide de Mourtaza. Pas plus d'un à la fois, certes, mais elle y parvenait, les cachait toute seule, pendant qu'il faisait le tour du voisinage pour tenter de comprendre ce qui se passait.

Sans la tempête de neige, de nombreux villageois se seraient rendus dans la forêt, le soir venu. Là, sous une couche salvatrice de branches de sapin et de bois mort cassant, tout propriétaire prévoyant avait une cachette. Mourtaza avait la

1. Répartition (c'est-à-dire : réquisition) de la nourriture.

sienne. Mais impossible d'y aller, avec ce temps. Il ne restait plus qu'à espérer en la miséricorde des cieux. Si Allah le voulait, personne ne viendrait avant le matin.

Zouleikha commence à cacher le grain et la nourriture.

Elle enterre deux sacs dans la grange même (le trou, dans le sol en terre au pied du mur, les sert fidèlement depuis dix ans). Elle n'ose pas en dissimuler dans le fenil, c'est une cachette trop répandue. Elle range les sacs les plus précieux, marqués d'un trait blanc, qui contiennent le grain de semence, dans le double fond du bac à eau en acier de la bania.

Maintenant, il faut s'occuper de la viande. Les longs boyaux de cheval, ressemblant à des doigts ridés, copieusement garnis de viande rouge foncée, épicée, pendent en grappes du plafond. Oh, comme ils sentent fort! Zouleikha aspire à pleines narines l'arôme âpre et salé du kzylyk. Il vaut mieux cacher le saucisson dans un endroit d'où on ne percevra pas son odeur. En été, elle aurait pu monter sur le toit et les poser en rangs réguliers sur les degrés en brique à l'intérieur de la cheminée. La viande n'en pâtirait pas, elle sentirait bon la fumée. Mais impossible, maintenant, d'y monter sans Mourtaza, le toit est couvert de glace. Il va falloir mettre le kzylyk dans l'isba, sous le plancher, cadenassé dans de gros coffres de fer, pour le protéger des rats.

Ensuite – les noisettes. Les billes dures roulent dans leur coquille et sonnent comme un millier de petits grelots de bois, tandis que Zouleikha traîne les longs sacs étroits de la grange à l'étable d'hiver, les cache au fond du râtelier, les recouvre de foin. Debout devant leur mangeoire, la vache et le cheval assistent avec indifférence à tout ce remue-ménage. Le poulain, sous le ventre de Sandougatch, coule des regards curieux à sa maîtresse.

Zouleikha sort le sel, les pois et la farine de carotte du

sous-sol, les dispose sur une large étagère sous le toit des latrines, les recouvre de planches.

Elle monte au grenier le miel dans ses grands cadres de bois, emballé dans de fins chiffons sur lesquels il cristallise. Elle y cache aussi, sous les planches du plafond, l'oie salée, et le monceau de pâte de fruits pétrifiée par le gel.

Il ne lui reste plus qu'une chose à cacher : cinq dizaines de gros œufs de poule, qui luisent d'une blancheur délicate dans le foin souple, au fond de leur boîte en écorce de bouleau.

Peut-être qu'ils ne viendront pas ?

Les féroces visiteurs se sentent chez eux dans toutes les maisons ; ils s'emparent, sans demander la permission aux paysans, des dernières réserves de nourriture et – pire encore – des grains si minutieusement triés et conservés avec soin pour les semailles du printemps. Ils sont prêts, sans la moindre hésitation, à rouer de coups, transpercer de leur baïonnette ou abattre toute personne qui se mettrait en travers de leur chemin.

En quatorze années d'alertes, Zouleikha, se cachant chaque fois de ces intrus dans la partie des femmes, a pu observer entre les plis du tcharchau de nombreux visages : des mal rasés et des très soignés, tannés par le grand air ou d'une pâleur aristocratique, arborant des sourires carnassiers ou des mines compassées, commentant allégrement en tatar, russe, ukrainien, ou parfois se taisant d'un air maussade devant ces vérités terrifiantes tracées à l'aide de lettres régulières et carrées, sur leurs papiers fins, aux pliures un peu usées, qu'ils brandissaient à tout propos sous le nez de Mourtaza.

Ces visages avaient de nombreux noms, plus incompréhensibles et plus effrayants les uns que les autres : monopole céréalier, répartition de la nourriture, réquisition, impôt sur la nourriture, bolcheviks, détachements de ravitaillement,

Armée rouge, pouvoir des soviets, Tcheka, komsomols, Guépéou, communistes, délégués...

Zouleikha avait de la peine à prononcer ces longs mots russes, dont elle ne comprenait pas le sens, et en elle-même elle appelait tous ces gens : la Horde rouge. Son père lui avait raconté de nombreuses histoires sur la Horde d'Or, dont les émissaires cruels, aux yeux bridés, récoltaient le tribut dans leur région il y a quelques centaines d'années pour le ramener à leur féroce suzerain – Gengis Khan, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Les émissaires de la Horde rouge récoltaient également le tribut. Mais Zouleikha ne savait pas à qui ils l'apportaient.

Au début, ils ne prenaient que le blé. Puis ils réquisitionnèrent aussi les pommes de terre et la viande. Et pendant la grande famine, en 1921, ils commencèrent à emporter toutes les provisions, sans rien leur laisser. Et la volaille. Et le bétail. Et tout ce qu'ils trouvaient chez eux. C'est à cette époque que Zouleikha avait appris à répartir les grains dans plusieurs sacs.

Ils n'étaient plus venus depuis longtemps, Ioulbach avait retrouvé son calme. À l'époque qui portait le drôle de nom de «NEP», les paysans avaient pu tranquillement travailler la terre, on les autorisait à employer des journaliers. Il semblait que la vie, qui avait fait un énorme cahot, retrouvait son cours normal. L'année précédente, le pouvoir des soviets avait soudain pris une forme que tous les paysans connaissaient, et qui ne les effrayait donc pas : le nouveau président du soviet du village était l'ancien journalier Mansour Chigaboutdinov, qui était venu, il y a longtemps, d'un autre canton¹ avec sa vieille mère et vivait seul avec elle – les mauvaises langues disaient en

1. Jusqu'au milieu des années 1930, la République socialiste soviétique autonome tatare était divisée en cantons. (*Note de l'éditeur.*)

plaisantant qu'il avait été incapable, de toute sa vie, d'amasser un kalym suffisant pour se fiancer correctement ; derrière son dos, on l'appelait Mansourka-Pot-de-colle. Mansourka avait convaincu quelques hommes de rejoindre sa « *cérule* » au Parti ; il les voyait le soir, discutait avec eux d'on ne sait quoi. Il organisait des réunions où il appelait avec véhémence les paysans à rejoindre une organisation qui portait le nom bizarre et effrayant de « *kalkhouze* », mais on ne l'écoutait guère – seuls des hommes aussi pauvres que lui se rendaient à ses réunions.

Et voilà que ça recommence : on est venu frapper à la fenêtre, en pleine nuit, selon le code établi, et ces coups ont résonné comme le battement nerveux d'un cœur malade. Zouleikha regarde dehors : la lumière est allumée dans les maisons voisines, Ioulbach ne dort pas, il se prépare à l'arrivée des visiteurs indésirables...

Où cacher ces œufs?! S'ils restent au froid, ils éclateront, impossible de les mettre au grenier, dans le foin ou à la bania. Il faut trouver un endroit chaud. Elle ne peut pas les mettre non plus dans la partie des hommes – les émissaires de la Horde rouge vont tout retourner là-bas, comme ils l'ont fait souvent. La partie des femmes? Ces misérables n'hésiteront pas à la fouiller également. Mais chez la Goule? Les intrus se sentaient souvent mal à l'aise quand il s'agissait d'affronter le regard sévère de la vieille aveugle, et les fouilles dans l'isba de sa belle-mère étaient généralement plus courtes, plus sommaires.

Zouleikha soulève la lourde boîte avec précaution et se hâte en direction de l'isba. Elle n'a pas le temps, aujourd'hui, de taper et taper du pied devant la porte de sa belle-mère pour lui demander la permission d'entrer ; elle entrouvre la porte, jette un œil à l'intérieur. La Goule dort, ronflant profondément, son double menton levé vers le plafond où trois